

SANS RESPECT, PAS D'AMOUR

« -La vie est une jungle.

- Et nous sommes là pour l'écouter, et aider des hommes et des femmes à se sentir moins honteux d'appartenir au genre humain. »

Beinexⁱ.

J'avoue avoir pour le terme psychagogie une affection toute particulière. Pour rappel il est constitué des mots « psyché » (âme), et « ago » (je conduis). Elle est « la science des méthodes qui tendent à une meilleure conduite de la vie, à la maîtrise de soi, à la correction du caractère, à la solution des conflits, méthode qui ont du même coup, une grande portée thérapeutique notamment dans les troubles nerveux »ⁱⁱ.

Comme l'écrivait C. Baudouinⁱⁱⁱ de la psychanalyse : « qu'elle devait devenir, pour ainsi dire malgré elle, mais d'autant plus nécessairement psychagogie. Nous voici – parce que nous sommes au centre de l'être- au point brûlant et inéluctable où la science est mise en demeure, si elle va jusqu'au bout d'elle-même, de se convertir en sagesse. On le conçoit si l'on songe que tout ce refoulé, tout ce prétérité, que l'analyse ramène à la conscience, ne saurait y demeurer en vrac, mais doit s'organiser, se hiérarchiser. Conformément à notre première présomption, la totalité appelle l'ordonnance et celle-ci suppose **le jugement de valeur**¹. Mais cette « propre loi », que le sujet est invité à découvrir, ne sera pas- s'opposant à l'arbitraire extérieur d'une sagesse dictée- l'arbitraire intérieur d'un caprice individuel. »

Dans la lignée de cette réflexion, et consécutivement à mon activité, j'ai été amené à réfléchir sur les prémisses, ou les pré-conditions qui autorisent ou non, l'Amour –avec ou sans majuscule - à se déployer.

Comme pour nous tous, certains patients m'ont fait part d'événements de leur enfance qui, à mes yeux, étaient extrêmement catastrophiques et susceptibles de leur avoir fait beaucoup de torts. Lorsque je leur en faisais la remarque, ils me répondaient que pas du tout, qu'ils avaient l'habitude et que par ailleurs : « ils avaient été beaucoup aimés ». J'avais alors le sentiment de me heurter à un mur d'incompréhension. Cet argument « d'amour » qui m'était opposé, fermait la porte à tout questionnement, à toute interrogation et à toute remise en question.

La lecture du livre de José Bleger^{iv} : «Symbiose et ambiguïté »- précédé de l'exposé de Madame S. Amati dans le cadre de l'institut^v- m'ont permis de comprendre, et surtout d'admettre, - tant mon idéalisation de la nature humaine était forte- que la capacité de l'être

¹ Souligné par moi

humain à s'adapter, à peu près à n'importe quel contexte, s'il peut être un moyen de survivre, se paye du prix de déformations importantes de la personnalité. J'ai pu admettre l'idée que certaines personnes peuvent en arriver à penser qu'être maltraité fasse partie de leur destinée, qu'ils n'ont rien d'autre à espérer, qu'ils ne méritent que cela.

Ceci m'a permis de me défaire d'idées simplistes en rapport à ce type de patients, pris dans la répétition des traumatismes, et m'a permis de travailler mes réflexions internes du type: « Il le fait exprès, c'est pas possible autrement », « Il l'a bien mérité, il ferait mieux de m'écouter... », « La répétition, au sens freudien du terme, je veux bien mais là c'est vraiment du masochisme, ma parole, il aime cela » et autres pensées d'un thérapeute parfois désespéré.

Une fois ceci identifié, il m'a été plus facile de les comprendre et de les écouter.

Il est vrai que certains récits sont durs à entendre et que la maxime « rien de ce qui est humain ne m'est étranger » n'est pas toujours facile à vivre.

Dans un premier temps je ne savais pas quoi faire de ce qu'ils me racontaient. Ils semblaient manifester une telle indifférence, une telle habitude à ce genre de comportements, néfastes à mes yeux, que je ne voyais pas comment introduire un questionnement autour de ces attitudes, tant leur à priori semblait solide.

Tant que la question restait théorique ou qu'elle ne concernait que des choses anciennes, je pouvais m'en accommoder et me dire qu'avec le temps nous pourrions tranquillement reprendre ces éléments. Mais quand ce passé se rejouait dans une scène du présent, dans des relations de couple ou de famille actuelle, il m'était difficile de maintenir cette « neutralité ».

Dans le travail ensemble, cette attitude de base chez eux, me confrontait à la difficulté d'avoir un point d'appui ou d'accrochage. Tout était lisse. Ce qu'ils me faisaient vivre, dans le contre-transfert, était une réplique de ce à quoi ils avaient eux-mêmes été soumis. C'est-à-dire, celles d'enfants, soumis à un traitement injuste, et qui n'a pas le droit de le dire. Ou, s'ils le faisaient, qui n'étaient pas reconnus comme des interlocuteurs valables, agréés, puisqu'ils ne comprenaient pas que l'on faisait cela par amour pour eux, pour leur bien ! « *Quel ingrat, après tout les efforts qu'on fait pour lui !* » semble avoir été la réponse type qu'on leur a opposé.

Comment sortir de cette impasse. Si je ne dis rien, je suis dans la même position qu'eux et je valide la réponse qu'on leur a faite. Si je dis quelque chose, je suis discrédité, parce que je ne comprends pas qu'ils ont été aimés, comme ils l'ont été, dans le temps d'avant, le temps où ils ne pouvaient pas comparer, le temps où ils ont avalé tout ce qu'on leur a donné. Parfois, devant mon étonnement de ce qu'ils subissaient, je pouvais lire dans leurs yeux : « Ma parole il est dur d'oreilles ou il ne comprend rien, ou il n'écoute pas, on m'aime, ou on m'a aimé ? ».

Et ceci m'amène à penser à la théorie de l'empreinte développée par K. Lorenz. L'animal, nouveau-né, s'attacherait au premier animal rencontré dans la basse-cour, quelle que soit sa

race, il se lierait «d'amour » pour le premier objet rencontré. Et cette empreinte durerait pour toujours.

Par analogie, la façon dont nous avons été accueillis dans la communauté humaine- le type de relations dans lesquelles nous avons baigné, positives ou négatives- déterminerait pour nous concrètement, ce que le mot amour signifie. Concrètement, mais pas forcément consciemment.

Voici quelques exemples :

- Un patient, dont les parents ont des problèmes psychiques (père à l'assurance invalidité, mère dépressive et très autoritaire) avait dû pendant toute son enfance -et encore actuellement dans sa vie de jeune adulte- protéger ses parents qui étaient incapables d'assumer leur fonction parentale. Après bien des péripéties (drogues, prison, accompagnement social, travail thérapeutique) il en arrive au désir de constitution d'un couple. Mais ses relations se heurtent à des impasses. Soit il est très proche de l'autre, trop, sacrifiant ses idées pour s'adapter, soit il fuit l'autre car il ne peut plus exister. Sa définition de l'amour était du type : « Aimer c'est se sacrifier pour l'autre, il faut s'oublier soi pour s'occuper de l'autre. ».

- Une jeune femme, non tenue en compte dans ses besoins par son compagnon, tente de demander un peu plus d'attention, et se voit opposée une fin de non-recevoir du type : « Je t'aime, cela ne te suffit pas ? » ou plutôt « ! »

- Quand une femme, trompée par son mari qui a un enfant d'une autre, et le lui cache pendant plus de quinze mois – ou elle cherche à le reconquérir- et qui au moment où elle l'apprend, de la bouche de la nouvelle mère, se voit demander par son mari d'accepter la situation triangulaire par *amour* des enfants, il y a lieu de se poser la question de ce que le mot Amour signifie dans ce contexte.

- La jeune fille de ce couple, après le divorce, au terme d'un travail dans un groupe d'enfants confronté à ces mêmes difficultés- ou l'idéologie semble avoir été : « Dans un divorce les deux parents sont responsables »- dit à sa mère : « Tu n'as rien compris, Papa ne t'a pas dit la vérité parce qu'il t'aimait et il avait peur de te perdre ». La définition de l'amour devient alors : « Aimer, c'est mentir à l'autre de peur de le perdre ! ».

On pourrait bien sur multiplier les exemples de ce type, il suffit de penser aux enfants abusés qui, pour garder l'amour de leurs parents, se taisent ou se font les complices de leurs agresseurs- non pas comme on a pu le penser pendant longtemps parce qu'ils ont une part de responsabilité dans ce qui leur arrive- mais pour maintenir le petit bout d'amour, ou du moins d'attention, qu'on leur donne au travers des mauvais traitements, ou entre.

Et tout ceci n'est pas sans me faire penser à la notion d'automate décrite par C. Baudouin^{vi} et qu'il définit par : « Inversement au mouvement par lequel le moi s'approfondit dans le Soi (« processus d'individuation » de Jung) ne peut-on pas concevoir un mouvement par lequel le moi fuit devant lui-même dans l'objet, ne se voit plus lui-même que comme une chose, se désintègre, pourrait-on dire dans la chose ? ».

Mais comment, pourrais-je utiliser, traduire toutes ces notions brillantes, savantes et pertinentes dans le travail avec mes patients. Ils ne se plaignent pas, ou si peu.

J'ai décidé donc de leur proposer la formule suivante, pour sortir de la confusion des valeurs, et poser des jalons à la réflexion :

Sans Respect, pas d'Amour.

Je m'explique. Ce texte n'a pas pour ambition de définir ni le respect ni l'amour, ni d'en tracer les méandres - j'en suis bien incapable- mais d'en examiner quelques aspects afin de rendre ces notions plus opérationnelles.

L'amour est une force, une pulsion, un désir, qui à l'état pur, est capable du meilleur comme du pire. En son nom, que de crimes commis. Il est sauvage, sans limite, sans compromis, sans barrière, exclusif, égoïste, intolérant, sans nuance, sans hiérarchie, confusionnant, étouffant, meurtrier, généreux, merveilleux, il pousse à nous dépasser...et j'en passe.

L'amour a besoin d'un cadre, d'une limite qui l'englobe, pour limiter ses effets, positifs ou négatifs. Il a besoin d'un jugement de valeur, comme l'écrivait C. Baudouin^{vii}.

Le respect est une notion qui peut encadrer, limiter, mettre de l'ordre, hiérarchiser cette force, cette puissance, ce flot, cette pulsion, ce désir, tellement fort.

Ou, dit autrement, sous forme de boutade, un jour de forte chaleur au bord du lac: « Le respect est à l'amour, ce que le cornet en biscuit est à la boule de glace ».

Mais étudions la notion de respect de plus près.

Le Petit Robert définit le respect par :

- Le fait de prendre en considération.
- A l'égard de.
- Sentiment qui porte à accorder à quelqu'un une considération admirative, en raison de la valeur qu'on lui reconnaît, et à se conduire envers lui avec réserve et retenue, par une contrainte acceptée.

Le respect suppose donc de l'**égard** vis-à-vis de quelqu'un, de la **considération** en raison de la **valeur** qu'on lui reconnaît.

Mais cet égard, cette considération ne sont pas aussi évidents que nous pourrions l'imaginer.

Il n'y a qu'à penser au concept développé par Bergeret dans son ouvrage : « La violence fondamentale »^{viii}. Il y postule, qu'à la base de notre nature, la crainte de l'autre serait première. L'enfant nouveau-né serait terrifié par sa petitesse et par le pouvoir que les

adultes ont sur lui L'enfant serait dans une logique primaire qui serait de l'ordre « moi ou l'autre, pas d'alternative ». Il énonce également que les parents du nouveau-né seraient confrontés à une réactivation de cette angoisse, qui pourrait se manifester sous la forme d'idées, plus ou moins conscientes : « C'est lui qui va me pousser dans la tombe », « S'il vit, je vais mourir », « L'enfant qui grandit marque le temps, le temps qui me rapproche de ma mort ».

A la base de notre vie il n'y aurait pas forcément l'Amour mais plutôt la peur, la peur de l'autre. Un auteur, dont je n'ai pas retenu le nom, disait que le contraire de l'amour n'est pas la haine -comme je le pensais- mais la peur.

Le respect n'est donc pas inné, *naturel* diraient certains. Il n'y aurait pas d'instinct pour cela ! Le respect serait donc un fait de l'éducation et pas de la Nature. Ce serait donc quelque chose à acquérir, donc à apprendre, à transmettre ! L'évidence n'est pas là ou on la croit, - « le respect coule de source », dit le proverbe- mais elle est dans la crainte, le refus de l'autre.

Si le dicton dit vrai: « Un étranger est un ami que tu ne connais pas encore », il est encore nécessaire de reconnaître sa peur, pour prendre la peine de la vaincre, pour ensuite aller à la rencontre de l'Autre.

Le manque de respect, ou son absence, serait donc inné, et donc plus fréquent que ce que l'on pourrait imaginer. Il faut noter que l'inverse du mot respect selon le dictionnaire est le mépris. Il se définit comme « fait de considérer comme indigne d'attention, sentiment qui pousse à ne faire aucun cas. » Les synonymes sont « dédaigner », « négliger ».

Que l'on me permette une remarque un peu polémique. Il est beaucoup dit actuellement que les jeunes ne respectent plus rien. On s'étonne de l'incivilité et de ses conséquences. Mais ces enfants ont-ils été respectés par les adultes, ont-ils été tenus en compte dans leur besoin profond ? Ou les adultes ne les ont-ils comblés d'objets et gavés de jeux pour qu'ils s'occupent dans leur coin ? Pendant ce temps, les adultes pouvaient se livrer pleinement à la mode qui prônait une forme d'individualisme forcené, un certain type de réalisation personnelle- de type narcissique- à tout prix (« Moi d'abord, les autres on verra plus tard »). Mais ceci déborde l'ambition de cet article et fermons la parenthèse.

Quant à l'Amour, ou l'amour, ce texte n'a pas pour ambition d'en tracer toutes les vicissitudes. Mais que l'on me permette toutefois quelques observations.

Lorsque l'on creuse ce sujet chez les patients, et en nous-mêmes (cf. remarque ci-dessus sur l'idéalisation), je me pose la question de savoir si notre idée de l'amour ne serait pas influencée, ou infiltrée, par une notion d'absolu. Un absolu qui aurait à voir avec l'immanence.

L'immanence se définit par : « se dit de ce qui est contenu dans la nature d'un être »^{ix}. En philosophie l'immanentisme est une doctrine qui affirme l'immanence de Dieu ou d'un absolu quelconque à la nature ou à l'homme. Celle-ci se définit par « tout est intérieur à tout ». Ce qui revient à dire que pour nous, l'amour, nous baignerions dedans depuis notre naissance, il serait partout, dans l'air qu'on respire, tout autour de nous. Ce serait une sorte

de postulat de base, non remis en question, acquis. Si seulement les choses étaient si simples.

Prenons par exemple, les débats autour de l'amour, ou de l'instinct maternel, sans vouloir trancher. Cet instinct maternel a beaucoup de défenseurs. S'il s'agit d'un instinct, toutes les femmes en sont pourvues, ou si elles n'en n'ont pas, cela viendra avec la maternité ! Pas de souci à se faire, la nature aurait bien fait les choses. Une femme, devenant mère, aurait tous les outils pour faire face à la situation. Sa situation personnelle, son vécu infantile n'aurait pas d'influence sur ses capacités à être mère. Il n'y aurait donc aucune valeur à transmettre, ni personne à accompagner.

Et ce qui est vrai pour les mères le serait aussi pour les pères. Les parents ne peuvent être que parfaits ! Peut-être sommes-nous ici aussi victimes d'une forme d'idéalisation de l'image des parents. Et cette attitude est peut-être renforcée par la condamnation de Freud qui a innocenté les parents et attribué aux fantasmes des enfants la responsabilité des histoires d'attouchement et de séduction qu'ils racontaient. Ce sont les enfants qui désirent, qui imaginent ces choses, pensait-il, les parents eux, ne passent jamais à l'acte. Quand on sait que la plus grande majorité des maltraitements, sexuelles ou autres, sont le fait des proches de l'enfant on peut se poser la question de savoir si nous ne devrions pas revisiter cet axiome.

C'est chez Mary Balmary^x que j'ai trouvé la meilleure expression, tout d'abord de la dichotomie existant entre un a priori que nous aurions (les parents sont innocents) et la nécessaire adaptation à la réalité existante. « A propos de ces **dominés absolus**² - qui l'est en effet plus qu'un fou et qu'un enfant? – on a osé dire que la faute commise, contre eux ou devant eux était réelle, qu'ils avaient été soumis à des situations traumatisantes. Pour eux, on a osé dire qu'il ne s'agissait pas de fantasmes. Bâtissant des institutions pour les accueillir, on a souhaité qu'ils y trouvent un lieu où ressortir de leur cœur tout ce qu'ils avaient réellement subi ; pour les aider des personnes accepteraient d'être momentanément prises pour les tyrans d'autrefois, tout en faisant de leur mieux pour ne pas abuser, comme ceux-ci, de leur pouvoir, créant ainsi une situation propre à l'éclaircissement du passé et à une **reprise de confiance dans les relations humaines**. Plus loin, en parlant de Laing, Neil, Bettelheim, Mannoni elle écrit : « Pensent-ils que les scènes et les situations traumatiques qui réapparaissent au cours d'une cure, ou dans les relations pédagogiques, sont inventées par le patient ou l'élève à cause de ses désirs refoulés ? Ou bien qu'une conduite perverse d'adulte est réellement à l'origine des troubles et des souffrances du fou ou de l'enfant qu'ils ont pris en charge ? Qu'organisent-ils dans leurs institutions ? Des séances où le surgissement de désirs sexuels inconscients est possible ? Ou bien un mode de vie où le sujet puisse peu à peu réévaluer la confiance qu'il fait à l'autre quant à son intégrité corporelle, sa liberté de mouvement et de pensée ? Qu'ont-ils créé, ces fondateurs ? sinon des espaces de vie où leurs patients et élèves pourront faire une expérience : celle où leurs droits et leur personne sont respectés, même s'ils ne sont pas à mesure de respecter en autrui une personne, du fait de ce qu'ils ont subi auparavant ».

² souligné par moi

Plus récemment, R.Roussillon^{xi}, reprenant la métapsychologie freudienne et analysant les pathologies de type narcissique, dit: « Pas plus que l'on ne s'est conçu seul dans notre être corporel, **on ne s'est « fait » psychiquement seul³**, notre organisation psychique ne dépend pas que des événements et de la manière dont nous les avons signifiés, elle dépend aussi de la **dialectique** qui s'est établie entre nos processus psychiques et les échos qu'ils ont nécessairement reçues **de la part de l'environnement**. Nous ne sommes pas plus auto-engendrés psychiquement que nous ne le sommes corporellement, la scène primitive comporte autant d'aspects relationnels et intersubjectifs qu'elle comporte de mise en scène des corps sexués ». A nouveau l'empreinte de l'environnement premier doit être pris en compte.

En conclusion donc, non seulement le respect ne serait pas inné, mais de plus l'Amour ne serait pas partout ! Nous n'aurions pas forcément, naturellement, spontanément, évidemment, automatiquement baigné dedans dès notre naissance. Si cela a été le cas, tant mieux, mais ceci n'est pas forcément une *donnée de base*, donner du latin « donare », faire un don.

Donc, se pose pour nous tous la question de savoir dans quel amour nous avons baigné, ou plutôt dans quelles conditions nous avons été accueillis, qu'elles étaient les dispositions d'esprit, et les possibilités des personnes qui ont accompagnés nos premiers pas dans la vie, et l'image que nous en avons, l'influence pour nous.

Cette notion de respect peut bien sûr être dévoyée. Il arrive que des jeunes disent : « Si tu ne me donnes pas ce que je veux, c'est que tu ne me respectes pas ». La notion de respect utilisée ici me semble être issue de rapport de force et serait à entendre : « Si je suis le plus fort, alors tu dois me donner ce que je demande sans discuter. Si tu refuses, c'est donc toi qui me domines ». On serait dans ce cas de figure dans une relation du type décrite par la violence fondamentale, c'est-à-dire « moi ou l'autre », « moi qui commande et qui peut tout avoir ou toi qui commandes et je ne suis rien » On serait là dans une quête d'identité, peut-être même dans une quête de droit à l'existence.

Mais après ces quelques digressions, revenons à la notion de respect, telle du moins celle que j'utilise.

Elle a pour moi deux volets, l'un interne et l'autre externe.

La face interne concerne l'individu.

Comment peut-il se respecter, respecter ce qu'il est, respecter sa nature, son être ? Et ceci est une des premières étapes du travail. Au cas où les patients n'auraient pas un minimum d'estime pour eux-mêmes, un peu d'amour, c'est au travers du respect que je peux leur montrer, respect de leur personne, de leurs sentiments, de leurs idées ou opinions que j'accueille sans jugement. Puis, une fois la confiance établie, le lien créé, c'est avec le dévoilement de leur histoire, ses bons côtés et les autres, les épreuves qu'ils ont traversées et celles qui les font encore souffrir qu'ils peuvent apprendre à se connaître vraiment. Au

³ souligné par moi

travers de ce travail, ils peuvent découvrir leur monde interne, et s'approprier leurs propres qualités et valeurs et ainsi, petit à petit, envisager, de s'apprécier. De la position, « cela a toujours été ainsi » ils peuvent progressivement apprendre à prendre soin d'eux-mêmes- pas rien que pour les autres (se maquiller, s'habiller...) - mais aussi et surtout pour eux-mêmes, pour être bien, en accord avec leurs désirs, en dehors de la tyrannie de la mode ou des désirs de l'extérieur.

En utilisant le tableau des 7 instances de Baudouin^{xii}, on serait ici face à un travail de rééquilibrage, de changement de centre de gravité. Tout d'abord autour de l'affaiblissement de la fonction de *l'automate* (qui répète la leçon apprise), par une prise de conscience des schéma appris avec la difficulté de s'en défaire et de s'affirmer comme un individu par un renforcement du *moi* avec l'aide d'un appui externe (la relation thérapeutique).

Une face externe concerne les autres.

Comment imposer le respect de soi aux autres ?

Cette idée est difficile à admettre pour beaucoup de mes patients. Qu'ils doivent se respecter, ils peuvent encore l'admettre, mais qu'ils doivent se faire respecter, qu'il leur faille batailler pour cela leur semble bien souvent trop injuste, impossible et tout a fait scandaleux. Ils ont beaucoup de peine à s'y résigner. Il semble penser que les autres vont naturellement les respecter. Et que sinon, tant pis, on ne peut rien faire. « C'est ainsi qu'on m'a toujours traité », disent-ils, « alors, il n'y a rien à faire ». Ils semblent être victime d'une sorte de fatalisme extrêmement lourd, qui peut parfois les amener à envisager de ne pas se faire respecter, de laisser la place à l'autre, de peur de déranger, avec le sentiment de ne pas valoir plus ou autant que l'autre.

On serait là dans l'inverse de ce que je citais avant à propos de la violence fondamentale, ce n'est plus « moi ou l'autre » mais rien que « l'autre ». Et j'ai l'impression que plus ils ont été négligés - ou non respectés - dans leur petite enfance, et plus il leurs est douloureux de concevoir qu'ils doivent apprendre à se faire respecter. L'obligation de se faire respecter, qui nécessite que l'on s'autorise parfois à montrer son mécontentement, le fait d'être fâché, ou même en colère, est quelque chose qu'ils craignent beaucoup et qui parfois les déstabilisent. L'idée qu'ils se font d'eux-mêmes leur interdisant de telles manifestations.

A nouveau ici en nous appuyant sur la formalisation du tableau des sept instances^{xiii} on affaiblit la position de la *persona*, - ou la dictature du « on », la volonté d'être conforme à l'opinion d'autrui- pour aboutir à un renforcement du *moi* en utilisant la force de l'instinct contenue dans le *primitif*, et pour cela il faut parfois se défaire de la peur de *l'ombre* (la partie de nous qui contient entre autre, la violence que nous n'avons pas pu assumer), sans toutefois se plier trop au *surmoi* (héritier de l'autorité parentale).

Une fois le respect de soi acquis, - ébauche du *Soi* peut-être, ou pré-condition nécessaire à son advenue- la voie du respect de l'autre, pour l'Autre, est ouverte.

Quant à l'Amour, ou l'amour- *disposition à vouloir le bien d'un autre que soi*^{xiv} - il s'appuiera sur le respect et l'amour de soi.

Thierry Freléchoz
Psychothérapeute FSP
Psychanalyste IIPB
Didacticien SIPSyM

BIBLIOGRAPHIE

- ¹ Beinex. J.J in *Mortel transfer*. Fim. 1999
² Baudouin C. in *Revue Action et Pensée* 1969, 45ème année
ⁱⁱⁱ Baudouin C. in *Revue Action et Pensée* 1969, 45ème année
^{iv} Bleger J. in *Symbiose et Ambiguïté* .1981. PUF
^v Amati S. Conférence de l'I.I.P.B. Octobre 2001
^{vi} Baudouin C. in *De l'instinct à l'esprit*. 1970, Delachaux et Niestlé. Neuchâtel
^{vii} op.cite
^{viii} J. Bergeret in *La violence fondamentale*. 1984 Dunod
^{ix} Petit Robert. 1986
^x M. Balmay dans *L'homme aux statues* . Grasset 1979. p.255-256
^{xi} R. Roussillon in *Agonie, Clivage et symbolisation*. PUF 2001 p.185
^{xii} Baudouin.C in *De l'instinct à l'esprit* 1970, Delachaux et Niestlé Neuchâtel
^{xiii} op.cité
^{xiv} Petit Robert. 1986